

Cirque austral, cirque astral *By the light of stars that are no longer...*

Christiane Bonneau et Françoise Boudreault

Numéro 133 (4), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65256ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonneau, C. & Boudreault, F. (2009). Compte rendu de [Cirque austral, cirque astral / *By the light of stars that are no longer...*]. *Jeu*, (133), 21–23.

Regards critiques

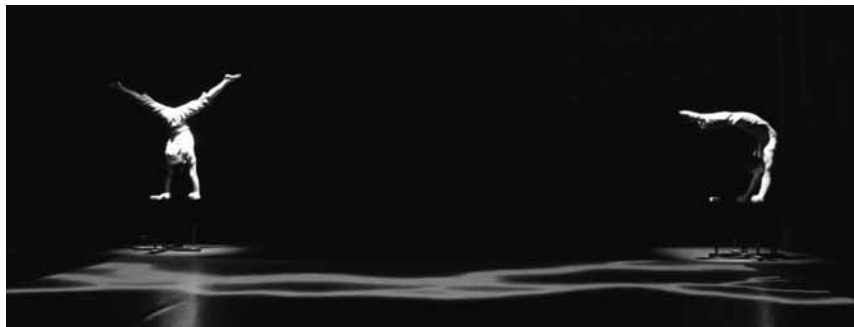
By the light of stars that are no longer...

CONCEPT, RÉALISATION, ÉCLAIRAGES, VIDÉO ET CONCEPTION SONORE YARON LIFSCHITZ.

INTERPRÈTES : DARCY GRANT, CHELSEA MCGUFFIN, JESSE SCOTT, EMMA SERJEANT ET LEWIS WEST.

PRODUCTION DE YARON LIFSCHITZ ET CIRCA (AUSTRALIE),

PRÉSENTÉE À LA TOHU DU 15 AU 19 AVRIL 2009.



CHRISTIANE BONNEAU ET
FRANÇOISE BOUDREAU

By the light of stars that are no longer... Spectacle de Circa (Australie), présenté à la Tohu en avril 2009. © Justin Nicholas.

CIRQUE AUSTRAL, CIRQUE ASTRAL

Pays-continent aux antipodes du Québec, l'Australie est pour ainsi dire « si loin, si près ». Avec une densité de population comparable à celle du Canada¹ et partageant à bien des égards une histoire et une culture – de même qu'un rapport ambigu à la Couronne britannique – semblables aux nôtres, l'Australie nourrit elle aussi une activité circassienne très dynamique. Les nombreuses visites des compagnies québécoises au pays des kangourous, doublées des efforts déployés par le Conseil des arts australien pour assurer une meilleure réciprocité dans ces échanges naissants, laissent présager un rapprochement continental qui pourrait s'avérer fructueux pour l'avancement de la discipline. C'est du moins ce que suggérerait la visite de Circa au Québec en avril dernier avec sa toute dernière création, *By the light of stars that are no longer...*

Boîte à savon et fruits volants

Une quinzaine de compagnies associées aux arts du cirque tournent actuellement sur le continent australien et dans le monde. Plusieurs cirques appartiennent à des familles comme les Ashton, Weber, Lennon, Silvers. En plus du réputé Circus Oz,

on compte parmi les compagnies circassiennes Legs on the Wall, Kage Physical Theatre, le Bizircus, Stalker Theatre Company, Vulcana Women's Circus, Circus Monoxyde, et Circa.

Ces compagnies sont le fruit d'une « nouvelle vague » du cirque australien survenue à la fin des années 70, à la suite du déclin en Occident du cirque traditionnel. L'arrivée du célèbre Circus Oz en 1978 – fusion du spectacle *Soapbox Circus* créé par l'Australian Performing Group et du New Ensemble Circus – fait connaître à un vaste public un style échevelé où musique en direct, jonglerie, acrobatie, marionnettes, *jitterberg*², masques et satire politique laissent libre cours à une créativité débridée qui ne néglige en rien la virtuosité technique. L'année suivante naît le Flying Fruit Fly Circus, institution vouée à la formation circassienne pour les jeunes, qui développe dès ses débuts un projet d'entraînement avec la Nanjiing Acrobatic Troup de Chine, puis avec le Moscow's Circus en Russie, et qui joue un rôle important dans la dynamique du nouveau cirque sur le continent. Avec l'essor de compagnies comme la Stalker Theatre Company, Legs on the Wall ou Circus Monoxyde qui fusionnent le cirque, la danse et le théâtre, l'enseignement des arts du cirque continue de se

1. Le Canada compte 32 millions d'habitants sur 9 900 000 km² tandis que les 7 700 000 km² de l'Australie sont habités par 21 millions de personnes.

2. *Jitterberg* ou *jitterbug* désigne des variantes de la danse *swing*, comme le *lindy hop*, qui peuvent devenir acrobatiques.

développer en concertation avec l'État. Après un projet pilote démarré en 1999, le National Institute of Circus Arts remet ses premiers diplômés en 2001. Associée à la Swinburne University of Technology de Melbourne, l'école compte chaque année une soixantaine d'étudiants suivant un programme de trois ans³.

DES COLONIES AUX TEMPS MODERNES

Les chevaux et leurs cavaliers dans les colonies prédisposaient les Australiens à apprécier le cirque d'une façon particulière. Quand les Britanniques fondèrent l'Australie en 1788, ce qu'on appelle le cirque moderne existait depuis une vingtaine d'années en Angleterre : le Astley's Riding Amphitheatre et le Royal Circus¹ présentaient alors des prouesses équestres, des acrobates et des numéros comiques dans la piste circulaire de treize mètres de diamètre que l'on connaît encore aujourd'hui. Les premiers gens de cirque débarquent sur le continent australien dans les années 1830-1840. L'Anglais Robert Avis Radford donne son premier spectacle en Tasmanie en 1847, suivi du cirque de James Henry Ashton qui, à la faveur de l'invention du chapiteau², se produit à travers tout le pays dans les villes touchées par les ruées vers l'or. Encore actif après sept générations, le doyen des cirques anglophones de la planète, assisté par des familles telles les St Leon, Wirth, FitzGerald, Sole Bros, Perry Bros et autres, a construit la tradition circassienne australienne. Parmi les vedettes historiques du cirque australien, mentionnons l'écuycère May Wirth et l'acrobate et funambule d'origine aborigène Con Colleano.

Quand la télévision se popularise en Australie, dans les années 60, dix-sept cirques sillonnent les routes du continent. Mais comme partout ailleurs sur la planète, le cirque connaît alors un certain déclin et le Wirth Bros Circus s'éteint après 80 ans d'existence, comme l'ont fait d'autres compagnies traditionnelles.

...

1. Philip Astley est le cavalier militaire anglais à qui on attribue l'invention du cirque, et le Royal Circus – première utilisation du mot « cirque » – appartenait à Charles Dibdin et Charles Hugues.

2. Invention attribuée à l'Américain J. Purdy Brown en 1825.

Lumière sur une étoile naissante

Fondée en 1999, la compagnie Circa a déjà à son actif huit créations présentées dans seize pays et dispense des formations en arts du cirque à des gens de tous âges dans des centres à Brisbane et Brecken Bridge. Dirigée par Yaron Lifschitz, épaulé par une solide équipe de concepteurs et d'entraîneurs, la compagnie réunit des artistes multidisciplinaires qui s'y entendent autant en danse qu'en acrobatie ou en interprétation théâtralisée.

Lasse de perdre son auditoire à force de faire « exactement ce que celui-ci attendait d'elle⁴ », la compagnie prenait un virage décisif il y a quelques années en embrassant le pari de la recherche artistique contemporaine – quitte à perdre quelques fans dans l'aventure – pour mettre en valeur le potentiel créatif et poétique du cirque. Avec *The Space Between* (2004)⁵, première création issue de cette recherche, trois acrobates (deux hommes et une femme) exploraient, au sol et sur trapèze fixe, sur un fond musical et visuel à la fois sobre et évocateur, les relations humaines et les conventions du langage acrobatique. Si la quête artistique de la compagnie transparissait clairement dans cette proposition, celle-ci apparaissait trop peu aboutie sur le plan chorégraphique pour qu'on excuse ce spectacle pas tout à fait cirque de n'être pas non plus de la danse... et inversement. Un second essai intitulé *By the light of the stars that are no longer...*, créé en 2008 et présenté au Québec en avril 2009 à l'occasion d'une tournée nord-américaine, mettait un terme à ce flou identitaire en offrant une performance clairement circassienne, révélant de façon brillante et innovatrice le potentiel expressif du mouvement acrobatique.

Trois hommes et deux femmes (Lewis West, Jesse Scott, Darcy Grant, Emma Serjeant et Chelsea McGuffin) composent la distribution de ce spectacle de 85 minutes au cours duquel ils dessinent en solo, en duo ou en groupe des tableaux abstraits illustrant le mystère intemporel de la condition humaine et des rapports entre les êtres. Main à main, *tumbling*, trapèze, sangles, équilibres sur cannes, contorsion et « lancer de la fille » s'enchaînent dans une mise en scène dépouillée où une trame musicale de style varié et un éclairage en clair-obscur soutiennent les artistes dans la composition de leur propos. Dotés d'une présence scénique généreuse, les cinq acrobates mettent leur grande maîtrise technique au service d'une déconstruction du mouvement acrobatique qui, exécuté tantôt avec une grande lenteur, tantôt avec une maladresse feinte ou avec désinvolture, dévoile avec brio la fragilité de l'équilibre sur lequel repose la prouesse acrobatique, depuis toujours sujet et objet de la discipline circassienne.

3. À titre indicatif, l'École nationale de cirque de Montréal en compte soixante-dix, incluant les étudiants au programme international en provenance d'autres pays.

4. Yaron Lifschitz, dans une conférence à l'occasion de CINARS 2006.

5. Vu à CINARS en 2006.



By the light of stars that are no longer... Spectacle de Circa (Australie), présenté à la Tohu en avril 2009. © Justin Nicholas.

Seule sur son trapèze fixe, tournant le dos au public, incarnant dans sa chair et dans chacun de ses gestes la profonde mélancolie de l'inoubliable duo pour piano et violon *Spiegel im Spiegel* d'Arvo Pärt, Chelsea McGuffin nous offre les figures qu'on attend, mais les maintient pendant de longs instants, les fait s'enchaîner avec une lenteur surprenante, les ponctue de déplacements malingres et incertains, nous renvoyant au visage la solitude et la peur qui sont le lot du trapéziste à qui l'on demande d'éblouir par le mirage de la facilité. Cette violence imposée habituellement au corps des athlètes – et occultée à bien des égards par la vitesse et la virtuosité de la performance acrobatique classique – est particulièrement bien transposée à la fin du spectacle dans un tableau où McGuffin arpente en long et en large, lentement et résolument, chaussée de talons aiguilles rouges, le corps d'un partenaire masculin soumis, impuissant.

Projeté parfois dans une zone d'inconfort inattendue, le spectateur est ensuite invité à voyager en toute simplicité dans d'autres tableaux qui mettent à nu de diverses façons, sur des registres plus légers ou carrément hilarants, l'anatomie du mouvement. Nous sommes au cirque et, avec Circa, les chutes ont droit de cité puisque sous des apparences d'à-peu-près et de noncha-

lance, ce sont les émouvants vestiges du plaisir simple de bouger propre à l'enfance qui prennent le pas sur la fluidité, la souplesse et le contrôle, que seules une maîtrise du geste, une grande force musculaire et une maturité certaine rendent possibles avec un résultat si évocateur. Ponctué à l'occasion d'une raideur gestuelle qui n'est pas sans rappeler les balbutiements du langage corporel, la chorégraphie des tableaux joue souvent le jeu de l'interruption pour forcer notre regard sur l'appréciation de l'instant. C'est ainsi qu'on peut accueillir, avec toute l'attention qu'il mérite, Lewis West évoluant sur des sangles aériennes sans boucle cousue aux extrémités, technique peu souvent vue ici et signe que même lorsqu'ils tournent en apparence le dos à l'exploit pour arpenter d'autres territoires, les circassiens aiment maintenir tout près une certaine dose de danger.

Déroutante et même décevante pour certains, *By the light of the stars that are no longer...*, à l'image de ces astres qui illuminent longtemps le ciel après s'être éteints, est une création qui hante durablement ceux qui sont atteints par son authenticité, sa chaleur et la sensibilité de son propos. Espérons qu'elle marque le succès naissant d'une quête pour un cirque contemporain donnant la place qui lui revient à la richesse du sens caché du geste. ■